

Après quelques préambules, qu'il parcourut rapidement des yeux, il en vint à ce qui suit :

“... Cette conspiration, qui a éclaté comme la poudre et qui semblait être un effet spontané de l'indécision qui a plané sur les premiers jours de ce règne (permettant de douter lequel des deux frères était le véritable empereur), elle date, au contraire, de loin, à ce qu'il paraît. On m'assure qu'elle a des ramifications étendues et profondes, et que ceux qui l'ont véritablement ourdie et menée ne se sont emparés que comme prétexte des circonstances qui ont suivi ici la mort d'Alexandre. Leur plan, dit-on, était formé et devait s'exécuter au printemps si la vie du défunt empereur se fût prolongée jusque-là. Mais ce qui semble également certain, c'est qu'un grand nombre de ceux qui se trouvent aujourd'hui gravement compromis n'avaient qu'une idée fort imparfaite de ce dont ils s'agissait. De ce nombre, je n'en puis douter, est notre pauvre ami, Georges Walden. Vous savez que de tout temps, il rêvait des réformes possibles ou impossibles. Le malheureux a voulu que, dans le courant de cette année, il ait rencontré en Italie un certain Iusto, lequel est un homme fort intelligent et fort habile, mais un intrigant capable de tout, mêlé depuis dix ans à tous les complots qui ont agité l'Italie et l'Allemagne. Incarcéré, puis relâché, Dieu sait comment, portant mille noms ; en un mot, un de ces êtres malfaisants dont les chefs véritables des grandes trames qui nous entourent font de dociles instruments. Georges s'était trouvé rapproché de lui par hasard, et il se laissa un jour persuader par lui d'assister une fois et par simple curiosité, à une réunion où, par un hasard beaucoup plus malheureux, se trouvait ce jour-là un de ces chefs dont je viens de parler. Celui-ci comprit vite le parti qu'il y aurait à tirer du nom, de la position, de l'enthousiasme de Georges et même de son ignorance du fond des choses. Il le détermina à se rendre dans un temps donné à Pétersbourg, et à se tenir prêt à seconder un mouvement combiné dans le but de faire une manifestation préparée avec le plus grand secret, mais assez nombreuse pour qu'elle ne pût pas être étouffée. Elle devait, disait-il, avoir pour effet la réalisation de quelques-unes des chimères de Georges. Je tiens ces détails du marquis Adelardi, ce Milannais si aimable qui passa l'hiver ici il y a trois ans, et qui, vous le savez, est intime ami de Georges. Le marquis, inquiet de son départ subit de Florence, inquiet surtout au bout de trois mois, de ne pas le voir revenir, était venu le rejoindre. Il n'y est arrivé que trois jours avant ce fatal 24. Il paraît certain que ce jour-là Georges se trouvait sur la place au premier rang, parmi les insurgés. Adelardi prétend qu'il s'y est rendu de bonne foi, convaincu par ceux qui